

†

LE PETIT <sup>11737. ee. 35.</sup>

# DON QUICHOTTE,

*Carmona de la Bouche*  
PROVERBE DE CARMONEL,

ARRANGÉ EN VAUDEVILLE

PAR MM. M.... ET L. L....,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE DES PETITS ACTEURS DE M. COMTE, PASSAGE  
DES PANORAMAS, LE 9 OCTOBRE 1822.

PREMIÈRE ÉDITION.

PARIS,

AU THÉÂTRE,

CHEZ RAZE, IMPRIMEUR EN TAILLE DOUCE  
ET LIBRAIRE,

Rue de la Tixeranderie, N° 71,

ET A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE DE QUOI,  
Boulevard St.-Martin, près le Théâtre.

1822.

---

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>M. DE FRANVAL</b> , ancien militaire. (Père noble).....	<b>M. LÉON.</b>
<b>ALFRED</b> , son fils. (1 <sup>er</sup> rôle).....	<b>M. ADOLPHE.</b>
<b>JACQUOT</b> , fils du jardinier de M. de Franval. (1 <sup>er</sup> comique).....	<b>M. FRANCIS.</b>
<b>M. PINSUM</b> , maître d'école de village. (Caricature).....	<b>M. AUGUSTE.</b>
<b>PIERRE</b> , berger. (2 <sup>me</sup> comique).....	<b>M. ALPHONSE.</b>
<b>AMÉLIE</b> , (jeune première).....	<b>M<sup>lle</sup> NINI.</b>
<b>MARIANNE</b> , (ingénue).....	<b>M<sup>lle</sup> FRANCISCA WANDERLAN.</b>

---

*La Scène est en France.*

N°. Cet ouvrage peut se jouer facilement dans les théâtres des départemens, tous les rôles ; ceux d'Alfred, de Jacquot et d'Amélie, exceptés, pouvant se jouer par de grandes personnes.

S'adresser pour la musique, à M. MALPERTUIS, chef d'orchestre, rue du Temple, n° 81; ou au théâtre.

**IMPRIMERIE DE HOCQUET.**

# LE PETIT DON QUICHOTTE,

PROVERBE DE CARMONTEL:

---

---

*Le théâtre représente un bois touffu; à gauche, la cabane de Pierre; à côté, un mur écroulé dans la partie du bas et servant de soupirail; au fond, un buisson, deux bancs, etc.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FRANVAL, seul.

M. Pinsum ne revient pas. Il croit que seul, il trouvera plutôt nos petits déserteurs. Fort bien ! mon fils ; comment donc, vous avez escaladé les murs du parc et pris votre volée, et pourquoi faire ? pour chercher des aventures sans doute ? voilà le fruit de l'éducation militaire que je lui ai donnée, et j'ai cru ne pouvoir mieux achever mon ouvrage qu'en lui accordant un cheval et une armure complète. Vrai, il m'a paru bien, mais très bien, sous celle de Don Quichotte; je l'ai choisie de préférence, car je sais qu'il aime le héros de la Manche ; il est son favori, il l'idolâtre, il en rêve ! Depuis qu'il a lu ses aventures. Mais combien n'ai-je pas ris de la tournure de Jacquot, le fils de mon jardinier, qu'il m'a fallu vêtir en Sancho-Pança pour complaire à mon cher Alfred. Quelle figure ! quelle copulence !.. Enfin, j'aperçois M. Pinsum. Quelle agilité ! quelle vivacité ! Eh ! mais, arrivez-donc. Eh bien ? qu'avez-vous découvert ?

SCENE II.

M. DE FRANVAL, M. PINSUM.

M. PINSUM.

Rien, absolument rien. Eh bien ! M. de Franval , que dites-vous de cette équipée ?

M. DE FRANVAL, à part.

Cachons notre joie. (*Haut.*) Je ne reviens pas de ma surprise.

M. PINSUM.

Prendre ainsi la clef des champs ! votre fils est un petit diable et celui du jardinier ne vaut pas mieux. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que M<sup>me</sup> de Sénancourt, est dans la même situation que vous ; Mlle. Amélie, sa petite fille, a disparue et elle la fait chercher de tous côtés.

M. DE FRANVAL.

Ils ne peuvent être loin, et les gens que j'ai mis sur leurs traces les ramèneront bientôt.

M. PINSUM.

C'est votre faute, M. de Franval ; comment espérer maintenant pouvoir les remettre à l'étude ?

M. DE FRANVAL.

J'ai mon projet et je me charge de ce soin.

M. PINSUM.

Toujours faible ! vous voilà bien comme cette bonne M<sup>me</sup> de Sénancourt, dès qu'on lui parle des défauts, des travers de son Amélie ; elle est toujours prête à l'excuser. N'est-il pas honteux de voir une petite fille à neuf ans, ne lire que des romans, des pastorales, des romans ! . . Mais revenons à votre fils et dites-moi, s'il y a son pareil pour aimer à courir le lièvre toute la journée ?

AIR : de *Marianne*.

Le matin, il part pour la chasse,  
Et fier comme un nouveau César,  
A courir les bois il se lasse,  
En affrontant plus d'un hasar.  
De son terrier,  
Tout le gibier

Qu'il fait lever,  
Il le laisse échapper.  
Et, par bévue,  
Parfois il tue  
Son lévrier,  
Qu'il croit un sanglier.  
A courir, selon sa coutume,  
Bien que se donnant un grand mal,  
Au lieu d'attraper l'animal  
Il n'attrape qu'un rhume.

M. DE FRANVAL.

La chasse est un exercice et un amusement, que je ne saurais défendre à Alfred.

M. PINSUM.

Bon pour la chasse ! mais pourquoi lui parler toujours de guerres, de combats ? Vos tapisseries ne représentent que les aventures de Don Quichotte, et vous m'avez ordonné de lui acheter ce vilain livre là. Aussi depuis un an, il ne lit plus autre chose.

M. DE FRANVAL.

Tant mieux ! c'est un ouvrage excellent pour la morale. D'ailleurs Don Quichotte était brave, j'en ai toujours fait grand cas !

M. PINSUM.

C'était un fou !

M. DE FRANVAL.

Tant qu'il vous plaira ; mais je permettrai toujours la lecture de ce livre à mon fils.

M. PINSUM.

Le retrouverons-nous ? seulement, votre mauvais garnement ; et s'il est rencontré par quelque bête féroce ?

M. DE FRANVAL.

Il a son épée.

M. PINSUM.

Oui ; mais s'il est rencontré par des voleurs ?

M. DE FRANVAL.

Il les arrêtera et les amènera pieds et poings liés.

M. PINSUM.

Un enfant de dix ans !

M. DE FRANVAL.

J'ai bien combattu dès l'âge de dix ans, moi ! et les che-

valiers d'autrefois, comptaient-ils leurs années lorsqu'il s'agissait de voler à la gloire?

M. PINSUM.

Ah! oui, vos chevaliers d'autre fois, voilà de jolis garçons.

M. DE FRANVAL.

Et qui oserait en médire devant moi?

AIR : *La pâleur est sur ton visage.*

Oui, j'aime la chevalerie,  
Elle a pour moi beaucoup d'attraits,  
Je donnerai cent fois ma vie  
Pour m'illustrer par de hauts faits.  
La gloire est le prix du courage,  
Elle enfanta plus d'un héros;  
De soldats pris dans leur village,  
Elle a fait de grands généraux.

M. PINSUM.

Cela se peut, mais je ne pense pas de même.

Même air.

Vous aimez la chevalerie,  
Je ne lui trouve pas d'attraits,  
Car je tiens beaucoup à la vie,  
Et puis me passer de hauts faits.  
Un chevalier plein de courage,  
Se battant comme un étourdi.  
Laisait souvent dans son voyage  
Un bras au nord, l'autre au midi.

M. DE FRANVAL.

Ah! M. Pinsum! je vois bien que vous n'aimez pas les enfans, remerciez le ciel de n'en avoir jamais eu.

M. PINSUM.

Eh! qui sait si par la suite... écoutez-donc, ma femme est encore jeune. Ah! quelle bonne femme! si vous la connaissez comme moi?

AIR : *du flegme d'oubli.*

Quand je fis sa conquête,  
Pour moi quel doux moment  
Cependant,  
J'avouerai que sa tête  
N'eut jamais de son cœur  
La douceur.

Vraiment on la croirait folle,  
 La jugeant d'après ça  
 Malgré ça  
 J'en raffole.

Lorsque je la querelle  
 Elle casse à l'instant  
 En pestant,  
 Meubles, carreaux, vaisselle,  
 Ou me donne tout net  
 Un soufflet.  
 Vraiment on la croirait, etc.

M. DE FRANVAL.

Comment donc, M. Pinsum, je vois que vous êtes le plus  
 heureux des maris. Mais l'heure s'avance, poursuivons notre  
 route et aidons nos gens à découvrir nos petits fugitifs.

(Ils sortent.)

### SCENE III.

ALFRED, JACQUOT.

(Alfred est en Don Quichotte, et Jacquot en Sancho-Pança, avec  
 un bissac et une gourde.)

JACQUOT, mangeant.

Mais, M. Alfred, est-ce que nous irons encore bien loin  
 comme ça ?

ALFRED, d'un ton d'importance.

Dame ! nous verrons, don Jacquot.

JACQUOT.

Je n'aime pas ce don là ; don Jacquot ! j'aime mieux que  
 vous m'appelliez Jacquot tout court.

ALFRED.

N'es-tu pas mon écuyer ?

JACQUOT.

Vous me l'avez dit. Mais qu'est-ce que c'est qu'un écuyer,  
 M. Alfred ?

ALFRED.

Encore une fois, je ne veux pas que tu m'appelles  
 M. Alfred.

JACQUOT.

Dame ! c'est que je ne peux pas oublier votre nom, et je ne me rappelle pas de celui de don... don...

ALFRED.

Don Brillant de l'Aurore.

JACQUOT, *comptant sur ses doigts, chaque syllabe de ce nom.*

Don, Brillant, de, l'Au, ro, re. Ah ! c'est trop long, M. Alfred.

ALFRED.

Eh bien ! appelle-moi Seigneur.

JACQUOT.

C'est différent, je m'en souviendrai bien, alors ; adieu, Seigneur.

ALFRED.

Où vas-tu donc ?

JACQUOT.

Chez nous ; car j'ai peur que ma mère ne me cherche et qu'elle ne soit en colère quand elle ne me verra pas revenir du château.

ALFRED.

Elle s'apaisera quand elle apprendra que tu es devenu gouverneur d'une île.

JACQUOT.

Gouverneur ! n'est-ce pas comme votre maître d'école ?

ALFRED.

Non, c'est un roi.

JACQUOT.

Un roi ! vous êtes trop bon, M. Alfred ; il est bien malheureux que cette nuit, pendant que nous dormions dans le bois, j'aie perdu mon âne et vous votre cheval.

ALFRED.

Nous les retrouverons.

JACQUOT.

Oui, mais si nous ne les retrouvons pas, votre père fera courir après nous, et M. Pinsum, votre maître d'école, me donnera le fouet pour m'être en allé avec vous. Ah ! c'est que je le connais.



AIR : de la hausse et de la baisse.

C'est le fouet, le fouet, le fouet,  
Qu'il applique  
Sans réplique ;  
De ne plus avoir le fouet  
Je forme le souhait.

Je crains votre maître d'école,  
Ses taloches, son martinet,  
Quand il m'appèle petit drole,  
Dans un coin je reste muet.  
S'il n'a pas de férule,  
S'il n'a pas de bâton,  
Ce qu'il donn' sans scrupule  
Pour mettre à la raison ?

C'est le fouet, etc.

ALFRED.

Lui, fouetter mon écuyer !

JACQUOT.

Il vous fouette bien, vous, seigneur Alfred.

ALFRED.

Tu as raison.

*Même air.*

Ta crainte n'est pas éphémère,  
Mais on a fouetté dans tout tems ;  
On a fouetté Virgile, Homère,  
Lorsqu'ils n'étaient que des enfans.  
Et Voltaire, peut-être,  
Si fécond en esprit,  
Que lui donnait son maître  
Quand il était petit ?

*Ensemble.*

C'est le fouet, etc.

ALFRED.

Tiens, ne parlons plus de cela, et allons chercher des aventures.

JACQUOT.

Vous nommez toujours des personnes que je ne connais pas. Est-ce que tout ça se trouve dans le livre que vous lisez tous les soirs ?

ALFRED.

Est-ce que tu ne t'en souviens pas ?

JACQUOT.

Non, M. Alfred. (*Il se met à manger.*)

ALFRED.

Tu as donc juré de me faire perdre la tête; tu sais cependant que je n'aime pas qu'on mange.

JACQUOT.

Eh bien! où dînerons-nous aujourd'hui?

ALFRED.

Mais tu manges actuellement.

JACQUOT.

Oui, je déjeune, mais après il faudra dîner; moi, je mangerais toute la journée si je voulais. Pourquoi ne déjeunez-vous pas, seigneur Alfred?

ALFRED.

Parceque Don Quichotte n'a jamais déjeuné, ni tous les chevaliers dont ce livre parle.

JACQUOT.

Je crois que c'est un mauvais métier que nous allons faire; j'aimerais mieux être au château à travailler au jardin, à tourner la broche dans votre cuisine, ou à faire de l'herbe pour nos lapins.

ALFRED.

Et la gloire!

JACQUOT.

La gloire, qu'est-ce que c'est que ça? encore quelqu'un que je ne connais pas. Mais si nous cherchions nos bêtes au lieu de nous occuper de tout ça.

ALFRED.

J'y vais.

JACQUOT.

Et moi aussi. (*Il boit*)

ALFRED.

Au fond de la bouteille, n'est-il pas vrai? Je ne pourrai donc pas te corriger de boire ni de manger? Reste ici, et si tu vois passer nos bêtes tu leur diras d'attendre.

JACQUOT.

Allez, allez toujours, moi je vais m'asseoir là;

ALFRED.

Je viendrai t'y retrouver. *(Il sort.)*

JACQUOT.

Pour moi, je vais boire un bon coup de vin, et je dormirai.

SCENE IV.

MARIANNE, elle porte un fagot; JACQUOT.

JACQUOT.

Voilà une petite fille qui porte un fagot; il faut que je lui demande si elle a vu nos bêtes.

MARIANNE.

Depuis ce matin que je travaille à faire du bois, j'ai besoin de me reposer; asseyons-nous un instant devant notre porte.

*(Elle jette son fagot et s'assoit dessus.)*

JACQUOT.

Petite, écoute-donc?

MARIANNE.

Eh bien! quoi que tu me veux?

JACQUOT.

Je voudrais te demander si tu n'as pas vu un cheval et un âne, ma petite fille?

MARIANNE.

Ane toi-même! qu'est-ce que ce petit vaurien là?

JACQUOT.

Les as-tu vus enfin?

MARIANNE.

Est-ce que je connais tes bêtes! laisse-moi tranquille, toi-même.

JACQUOT.

Eh bien! bon soir; je vais me coucher et je vais dormir.

*(Il se couche sur un banc et s'endort.)*

MARIANNE.

Oui, bon soir, bon soir. Voyez un peu ce petit vilain qui va dormir pendant que sa mère le cherche peut-être partout. Oh! mon Dieu! on est bien bon d'aimer ces petits

garçons. Mais qu'est-ce que je vois donc venir par ici; c'est une petite fille, comme elle est gentille!

SCÈNE V.

Les Mêmes, AMÉLIE.

AMÉLIE;

Bon jour, ma petite.

MARIANNE, *faisant une révérence gauche.*

Bon jour, ma belle demoiselle.

AMÉLIE.

J'ai bien envie de vous demander quelque chose, mais il faut me promettre de me dire la vérité.

MARIANNE.

Je n' mentons jamais dans not' village.

AMÉLIE.

C'est que je voudrais bien savoir si vous n'êtes pas une fée?

MARIANNE.

Unè fée!

AMÉLIE.

Oui, et si vous en êtes une, il faut me dire si vous faites le bien ou le mal.

MARIANNE.

Eh! bon Dieu! ma belle demoiselle, je ne savons pas ce que vous voulez dire, tant seulement!

AMÉLIE.

Comment! vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une fée?

MARIANNE.

J' n'ons jamais entendu parler de c' bétail là.

AMÉLIE.

Vous n'avez donc jamais lu de contes?

MARIANNE.

Des contes? je ne savons que celui de notre troupeau.

AMÉLIE.

Vous avez un troupeau?

MARIANNE.

Ah, dame! oui, et qui est bien gentil.

AMÉLIE.

Des moutons ?

MARIANNE.

Oui; des moutons, des brebis, des agneaux...

AMÉLIE.

Et auriez-vous besoin d'une bergère ?

MARIANNE.

Non, j'ons mon frère qui les garde.

AMÉLIE.

Votre frère! il est donc berger ?

MARIANNE.

Oui, vraiment.

AMÉLIE.

Je voudrais bien le voir; j'aime beaucoup les bergers!

MARIANNE.

Pardine! vous l'varrez; j' m'en vas l'appeler, Pierre!  
Pierre!

PIERRE, *dans la coulisse.*

Me v'là, me v'là.

## SCENE VI.

Les Mêmes, PIERRE.

PIERRE.

Quoi que tu m' veux, ma sœur ?

MARIANNE.

Approche, v'là une belle demoiselle qui veut te parler.

PIERRE.

Une demoiselle !

MARIANNE.

Oui, et une jolie encore !

AMÉLIE.

Comment! c'est là un berger ?

PIERRE.

Je n' suis pas un berger, mam'selle.

AMÉLIE.

Eh! non vraiment; vous n'êtes qu'un paysan.

PIERRE.

Eh ben! est-ce qu'un berger n'est pas un paysan?

AMÉLIE.

Ah! j'en ai vu dans des tableaux, chez bonne maman, mais ils étaient plus jolis.

AIR : *Vaud. de la petite sœur.*

Un berger ressemble à l'amour,  
Ses traits respirent la tendresse,  
Les vôtres sont pleins de rudesse ;  
Vous êtes un vilain paour,  
Et n'avez point de gentillesse.  
L'amour en tout est accompli,  
En vous je ne vois point sa forme ;  
Enfin, il est jeune et joli,  
Et vous êtes laid et difforme.

PIERRE.

C'est y un compliment ça, mam'selle ?

AMÉLIE.

C'est la vérité.

PIERRE.

Eh ben! merci.

AMÉLIE.

Et si tous les bergers vous ressemblent, je ne veux plus me faire bergère.

PIERRE.

Vous bergère! ah! par exemple, c'est trop rude pour vous.

AIR *nouveau de Piccini.*

Je passons toute la journée,  
Loin de la cheminée,  
Avec nos brebis, nos agneaux.  
Allez, mam'selle, j'ons de la peine.  
Faut nous voir trotter dans la plaine  
Pour ben conduire nos troupeaux.  
Etr' berger n'est pas agréable  
C'est un métier du diable.

Je passons toute la journée  
Loin de la cheminée.  
Je parcourons tous les côeaux,  
Quand le ciel parait sans nuage ;  
Mais quand sur nous fond un orage,  
Je sommes mouillés jusqu'aux os.  
Etr' berger n'est pas agréable,  
C'est un métier du diable.

AMÉLIE.

C'est égal ; je voudrais bien avoir un troupeau , mais  
comme je n'ai pas d'argent pour en acheter un , si vous  
voulez je garderai le vôtre ?

MARIANNE.

Y pensez-vous, mamzelle; rester dans les champs pen-  
dant l' soleil , si vous saviez comme moi tout c' qu'on y  
souffre.

AIR nouveau de M. Vauderlan.

L' matin faut rompre l'esclavage  
De nos brebis, de nos moutons ;  
Les m'ner paître, loin du village ,  
Dans les plaines et les vallons.  
C'est à tort qu' vous fuyez la ville ,  
Pour moi, je voudrais fuir les champs ;  
Car vous n' trouvez , dans cet asile ,  
Que de la peine et des tourmens.

AMÉLIE.

Vous ne voulez donc pas ? ah ! mes bons amis , je vous  
en prie.

MARIANNE.

Si ça vous fait plaisir ? . .

PIERRE.

Pour un jour seulement ?

AMÉLIE.

Non, pour toujours ! est-ce qu'il n'y a pas des bergères  
comme moi, dans la campagne ?

PIERRE.

Ah ! qu'oui. (*A sa sœur.*) La drôle de petite demoiselle.

MARIANNE, à Pierre.

Est-ce que tu la connais ?

PIERRE, à Marianne.

Laisse-moi faire. (*A Amélie.*) Comment qu' vous vous  
appelez ma belle demoiselle ?

AMÉLIE.

Galathée. Mais dites-moi donc si vous voulez me donner votre troupeau à garder; parceque autrement, j'irai chercher à en garder un autre?

PIERRE.

Oh? que non mam'selle, baillez nous la préférence.

AMÉLIE.

Où est-il votre troupeau?

PIERRE.

Il est là tout contre.

AMÉLIE.

Je m'en y vais. Adieu, ma petite fille.

MARIANNE.

Adieu, ma belle demoiselle.

(Elle sort.)

## SCENE VII.

Les Mêmes, hors AMÉLIE.

MARIANNE.

Eh! dis-donc, frère, est-ce que tu la connais cette petite demoiselle?

PIERRE.

Pardine, oui; j' n'en ons pas fait fait semblant, comme tu vois.

MARIANNE.

Elle a dit un nom que je n'ons jamais entendu.

PIERRE.

Bon! surement, elle en a un autre. C'est la petite fille de M<sup>me</sup> de Sénancourt, qui est si folle à ce qu'on dit.

MARIANNE.

Est-ce que tu l'as déjà vue, cette belle dame?

PIERRE.

Oui; elle vient se promener comme ça dans le bois en lisant: elle s'est laissée tomber à terre l'autre fois, c'est moi qui l'ai ramassée et elle m'a baillé un écu.

MARIANNE.

Et c'te petite demoiselle là était avec elle?



PIERRE.

Oui, et j'ons bien vu qu'elle ne m'a pas reconnu.

MARIANNE.

Eh bien ! frère, qu'allons-je en faire ?

PIERRE.

Je disons, puisqu'elle m'a baillé un écu pour l'avoir relevée de terre; c'te comtesse; elle croit peut-être sa petite fille perdue, puisqu'elle est venue toute seule. Si j'allons donc l'y porter la nouvelle qu'elle est ici; elle me baillera encore bien plus d'argent...

MARIANNE.

Tu as raison, frère.

PIERRE.

Par ainsi, j' vas aller à Abreville, et j'allons tout d'un coup être bien riches; j'aurons des bergeries, des châtaux, des valets, des biaux habits, et puis un carosse, et...

MARIANNE.

Laisse-moi donc avec ton carosse.

PIERRE.

AIR : *Colette à l'âge de quinze ans.*

Crois-tu donc qu'avec tant d'argent  
Je n'aurons pas une voiture ?  
Ah ! ma sœur, que je suis content  
De cette nouvelle aventure.

MARIANNE.

En vain tu compt' sur un trésor,  
Mon pauvre Pierre sois plus sage ;  
Tu n'as pas de charrette encor,  
Et tu veux rouler équipage !

PIERRE.

C'est égal; faut avoir bien soin de c't' enfant là.

MARIANNE.

J' n'y manquerons pas.

PIERRE.

Adieu, sœur. *(Il sort.)*

MARIANNE, en rentrant chez elle.

Adieu, frère.

SCENE VIII.

ALFRED, JACQUOT, toujours endormi.

ALFRED.

Jacquot ! Jacquot !

*le Petit Don Quichotte.*

JACQUOT, *s'éveillant en sursaut.*  
Me voilà, papa, me voilà.

ALFRED.

Jacquot, c'est moi.

JACQUOT.

Ah! c'est vous, seigneur Chevalier. A propos, avez-vous retrouvé nos bêtes?

ALFRED.

J'ai trouvé bien autre chose, ma foi.

JACQUOT.

En ce cas, j'en retiens la moitié.

ALFRED.

La moitié d'une jolie petite princesse enchantée.

JACQUOT.

Une princesse?

ALFRED.

Oui, c'est c'est une aventure.

JACQUOT.

Une aventure? qu'est-ce que c'est que ça, je vous l'ai déjà demandé ce matin?

ALFRED:

*Alf :* *la bonne aventure.*

J'étais en train d'admirer

La belle nature,

D'une dame au pied léger,

Je vois la figure.

Aussitôt de m'approcher,

Aussitôt de m'enflammer!....

JACQUOT.

La bonne aventure,

O *grr!*

La bonne aventure!

Et vous en êtes déjà amoureux?

ALFRED.

Si tu voyais cette princesse métamorphosée en bergère...

JACQUOT.

Si vous saviez, Seigneur, comme j'ai faim, mon bissac est à vide, et s'il ne vient du renfort...

ALFRED.

Ce n'est pas le plus pressé.

JACQUOT.

Je reconnais bien là, les Chevaliers qui sont dans votre livre, et si cela continue, on ne vivra plus que d'amour.

**AIR :** *V'là c'que c'est qu'daller au bois:*

Se contenter d'un ventre creux,  
V'là c'que c'est qu'd'être amoureux!  
Narguant la faim, l'air gracieux,  
Par un doux sourire,  
A tous paraît dire,  
Que vous avez mangé pour deux,  
V'là c'que c'est qu'd'être amoureux!

**ALFRED.**

Ecoute-moi, Jacquot : Il faut que tu ailles faire un compliment de ma part, à la princesse.

**JACQUOT.**

Où est-elle? je m'en vas lui dire, que vous lui faites bien vos complimens.

**ALFRED.**

Ce n'est pas cela. Il faut que tu lui dise que le chevalier Don Brillant de l'Aurore...

**JACQUOT.**

Je ne retiendrai jamais tout cela.

**ALFRED.**

Je me mettrai derrière toi et je te soufflerai.

**JACQUOT.**

Comme à l'école, quand on ne sait pas sa leçon?

**ALFRED.**

Où, où? Mais voici la princesse.

**JACQUOT.**

Ce n'est pas une princesse, ce n'est pas une bergère non plus.

**ALFRED.**

Je te dis que si.

**JACQUOT.**

Mais elle ne ressemble pas à ma sœur, qui garde les vaches.

**ALFRED.**

Je te crois bien, imbécile!

### SCENE IX.

Les Mêmes, AMÉLIE.

AMÉLIE, *à la cantonnade.*

Restez là, petits moutons, vous sèrez à l'ombre;

**ALFRED.**

Allons, Jacquot.

JACQUOT, *ayant été prendre Amélie par la main et l'ayant conduite sur l'avant-scène.*

Qu'est-ce qu'il faut que je dise ?

ALFRED.

Mets un genoux en terre et ôte ton bonnet.

JACQUOT, *un genoux en terre, son bonnet à la main.*  
Après ?

ALFRED.

Adorable princesse ! . . .

JACQUOT.

Ado . . . n'est-ce pas ado ? . . .

ALFRED.

Oui.

JACQUOT.

Ado . . . j'ai oublié le reste.

ALFRED.

Adorable princesse !

JACQUOT.

Rable princesse.

ALFRED.

Vous voyez devant vous.

JACQUOT.

Vous voyez devant . . . c'est derrière moi qu'il faut dire.

ALFRED.

Non. Vous voyez devant vous.

JACQUOT.

Non. Vous voyez devant vous.

ALFRED.

Le chevalier Don Brillant de l'Aurore.

JACQUOT.

Le chevalier don . . . don . . . don . . . je ne dirai jamais le reste.

ALFRED.

Oh ! le maladroit ! Ote-toi , butor !

JACQUOT.

Oh ! le maladroit ! Ote-toi , butor !

ALFRED, *le poussant violemment.*

Ote-toi , butor !

JACQUOT.

Eh ! bien , tant mieux !

ALFRED.

AIR : *mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Excusez, aimable princesse,  
Ce serviteur trop maladroit ;  
Daignez partager ma tendresse !

AMÉLIE : *à part.*

Dieu ! mon cœur est plein d'effroi.

ALFRED.

Mon amour est pur et sincère ;  
Si vous me nommez votre époux ,  
Nulle belle, sur cette terre,  
N'aura plus de bonheur que vous.

AMÉLIE.

N'espérez rien de ma faiblesse ,  
Retirez - vous. Ah ! croyez - moi ;  
Votre amour pour moi vous rabaisse,  
Un berger seul aura ma foi.

*Ensemble.*

ALFRED.

Excusez, aimable princesse,  
Ce serviteur trop maladroit ;  
Daignez partager ma tendresse,  
Et recevoir ici ma foi.

(*Amélie sort.*)

### SCENE X.

Les Mêmes, hors AMÉLIE.

ALFRED.

Est-il malheur pareil au mien ! ce cruel enchantement l'a empêché de me reconnaître ! Je veux la suivre et mourir à ses pieds.

JACQUOT.

Ah ! mon dieu ! voilà un guignon bien plus grand ; j'aperçois M. Pinsum, votre maître d'école.

ALFRED.

Non, ce n'est pas lui.

JACQUOT.

Regardez, il vient à nous.

ALFRED.

C'est un géant enchanteur qui a pris sa figure pour m'épouvanter ; mais je vais chercher mes armes que j'ai pendues à un arbre, et avec le consentement de la princesse ; je reviendrai ici pour le combattre. (*Il sort.*)

JACQUOT.

Pour moi, je vais me sauver dans les broussailles de peur d'avoir le fouet.

(*Il se sauve à quatre pattes, passe entre les jambes de monsieur Pinsum et le fait tomber.*)

SCÈNE XI.

M. DE FRANVAL, M. PINSUM.

M. PINSUM.

N'avancez pas, M. de Franval, je crois qu'il faut nous en aller; j'ai vu marcher quelque chose.

M. DE FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est, M. Pinsum?

M. PINSUM.

Je n'en sais rien, je n'avais pas mes lunettes; mais c'est peut-être un sanglier ou un loup.

M. DE FRANVAL.

Que parlez-vous de loups? il n'y en a pas dans cette partie du bois, mais je parierais tout au monde que mon fils y a passé la nuit, car son cheval et l'âne du jardinier qui sont revenus au château, paraissent avoir mangé des feuilles.

M. PINSUM.

Cela pourrait bien être, mais rien ne nous montre leurs traces. Si je les retrouve, ils se souviendront des allarmes qu'ils m'ont causées.

M. DE FRANVAL.

Voici une petite fille, il faut lui demander des nouvelles de nos fugitifs.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, MARIANNE.

MARIANNE.

Ah! messieurs, je suis bien aise de vous rencontrer; ne cherchez-vous pas une petite demoiselle?

M. PINSUM.

Non; nous cherchons le fils de M. de Franval, qui est perdu depuis hier et qui a avec lui un petit garçon.

MARIANNE.

Un petit garçon? n'a-t-il pas un bonnet avec une plume?

M. PINSUM.

Je crois que oui.

MARIANNE.

Il a dormi ici une heure tantôt. Et je crois que je viens de l'apercevoir là bas avec un guerrier, ils cherchaient quelque chose à terre.

M. DE FRANVAL.

A terre? M. Pinsum, voilà vos loups, vos sangliers.

M. PINSUM.

Je suis charmé de les retrouver, je leur apprendrai...

MARIANNE.

Oui da! si vous vous fâchez et si vous voulez leur faire mal, je ne vous dirai pas où ils sont.

M. DE FRANVAL.

Cette bonne petite fille a raison. (*Il tire ses tablettes et écrit dessus.*) Allez voir si ce sont eux, et faites tenir cet ordre à mon intendant.

M. PINSUM, à *Marianne*.

Où sont-ils?

MARIANNE.

Au rendez-vous de chasse.

M. PINSUM.

J'y vais.

(*Il sort.*)

### SCENE XIII.

Les Mêmes, hors M. PINSUM.

M. DE FRANVAL, à *part*.

Cette petite fille pourra peut-être me servir. (*Haut.*) Dis-moi, cette cabane est-elle à toi?

MARIANNE.

Et à mon frère.

M. DE FRANVAL.

J'en aurai besoin pour quelques instans, il faut me la prêter.

MARIANNE.

Bien volontiers; ma cabane, mon grenier et ma cave, sont à vous.

M. DE FRANVAL.

Je te saurai gré de ce service.

MARIANNE, *montrant le pan du mur en partie ruiné.*

Voici la porte du caveau, elle sert à jeter le bois quand on en a beaucoup; ça évite la peine de l'entrer dans la cabane.

M. DE FRANVAL.

Bien.

(*Amélie dans la coulisse jette un cri.*)

MARIANNE.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça? Tiens, c'est la petite demoiselle dont je vous ai parlé.

SCENE XIV.

Les Mêmes, AMÉLIE, effrayée.

AMÉLIE.

Ah! mon beau Chevalier, protégez-moi!

M. DE FRANVAL.

Et contre qui?

AMÉLIE.

Contre un Chevalier félon qui voulait m'enlever; il m'a parlé d'une île, d'un château où il voulait m'entraîner, lorsqu'un espèce d'ours est arrivé fort à propos, et je les ai laissés aux prises pour m'enfuir.

M. DE FRANVAL, à part.

Ce langage m'annonce Mlle. de Sénancourt; le hasard me sert à merveille. (*Haut.*) Vous demandez ma protection aimable bergère, je vous l'accorde. Suivez-moi, ne craignez plus rien. (*À Marianne.*) Et toi, ma bonne amie, montre nous le chemin.

(*Ils entrent dans la cabane.*)

SCENE XV.

ALFRED, M. PINSUM.

M. PINSUM, dans la coulisse.

Laissez-moi. Au secours! au secours! (*Il paraît.*)

ALFRED, lui poussant un coup de lance.

Allons, défends-toi.

M. PINSUM.

Comment, monsieur, vous osez porter la main sur votre précepteur?

ALFRED.

Tu es un méchant, un enchanteur qui a pris sa figure, et je veux te tuer.

M. PINSUM.

Comment! M. Alfred, vous ne me reconnaissez pas?

ALFRED.

Je suis Chevalier, et ne reconnais que les braves.

M. PINSUM.

Un maître d'école n'a pas besoin de l'être.

ALFRED.

Je t'apprendrai à le devenir.

M. PINSUM.

Ah! si j'avais mon martinet!



ALFRED, *lui poussant encore un coup de lance.*  
Allons, en garde.

M. PINSUM.

Mais c'est une horreur !

ALFRED.

Nous allons voir ; si tu es véritablement mon maître d'école, et si tu sais aussi bien donner des coups de lance, que des coups de verges.

M. PINSUM.

Des coups de verges ! ah ! si j'avais mon martinet.

### SCENE XVI.

Les Mêmes, JACQUOT, *se montrant dans un taillis.*

JACQUOT.

C'est ça, seigneur Chevalier, corrigez-moi ce drôle là.

M. PINSUM.

Allons, voilà l'autre à présent ; et toi aussi Jacquot ?

JACQUOT.

Oui, chacun son tour.

ALFRED.

C'est toi, mon cher Sancho ?

JACQUOT.

Oui, seigneur don . . . don . . . le nom n'y fait rien. Corrigez, corrigez ; il est la cause que votre princesse s'est échappée.

ALFRED.

Ma princesse ! ce nom rappelle ma fureur.

JACQUOT.

C'est cela, de la fureur ! faites le mettre à genoux et en pénitence.

ALFRED.

Allons, à genoux !

M. PINSUM, *à part.*

C'est qu'il le ferait comme il le dit, tâchons de m'esquiver.

ALFRED, *l'arrêtant.*

Halte-là ! à genoux et en pénitence pour toutes les fois que vous m'avez fait enragé.

M. PINSUM.

Y pensez-vous, M. Alfred ?

ALFRED.

Je suis le chevalier Don-Brillant de l'Aurore.

M. PINSUM.

Chevalier tant que vous voudrez, mais je ne me mettrai point à genoux.

ALFRED, *lui portant un coup de lance.*

A genoux !..

PINSUM, *à genoux.*

Mais c'est une horreur ! Il veut m'assassiner, et je n'ai pas mon martinet !

AIR : *du galoubet.*

Mon martinet ! *(bis)*  
Si je l'avais, tout' ma vengeance  
Sur ces marmots retomberait.  
J'aurai pour punir leur jactance,  
Et rabaisser leur insolence,  
Mon martinet. *(bis)*

ALFRED.

Oui, mais vous ne l'avez pas. Et il faut me promettre bien des choses si vous voulez partir.

M. PINSUM.

Et quoi donc ?

JACQUOT.

Vous allez le savoir.

ALFRED.

D'abord, notre pardon.

M. PINSUM.

Je vous l'accorde.

ALFRED.

Ce n'est pas tout ; il faut me promettre encore que vous ne me tourmenterez plus.

JACQUOT.

Que vous ne nous tourmenterez plus.

M. PINSUM.

Accordé, accordé.

ALFRED.

Que vous ne me punirez point lorsque je ne saurai pas ma leçon ?

M. PINSUM.

Comment !

ALFRED, *le menaçant de sa lance.*

Oh ! je veux bien autre chose encore ! J'exige que vous jetiez votre martinet dans la grande pièce d'eau.

M. PINSUM, *à part.*

Ah ! du moins sauvons mon martinet. *(Haut.)* Je promets tout excepté le dernier article.

ALFRED.

Point d'exception.

M. PINSUM.

Me forcer à quitter les marques distinctives du professorat !  
ah ! c'est affreux !

AIR de la Petite Bergère.

On connaîtra votre conduite,  
Je vous le jure sur ma foi.

ALFRED.

Allons, obéissez bien vite,  
Je suis vainqueur, je fais la loi.

M. PINSUM.

Vous l'exigez, je capitule,  
Je suis sans armes, j'ai raison,  
Car un professeur sans férule  
Est un maréchal sans bâton.

M. DE FRANVAL, dans la coulisse.

Don Brillant de l'Aurore !

ALFRED.

Qui m'appelle ?

M. DE FRANVAL, de même.

L'enchanteur Fragolo, ton protecteur.

## SCENE XVII.

Les Mêmes, M. DE FRANVAL, en magicien.

M. DE FRANVAL.

Me voilà.

M. PINSUM.

Un magicien !... il ne manquait plus que cela. (*A part.*)  
Tiens, c'est M. de Franval, quel est son projet ?

ALFRED.

Eh ! bien, mon protecteur, tu peux te vanter d'être bien  
laid. Que me veux-tu ?

M. DE FRANVAL.

Te rappeler tes devoirs de chevalier. Est-il noble d'impo-  
ser des lois à un ennemi vaincu sans défense ?

JACQUOT.

Pourquoi a-t-il oublié son martinet ?

M. DE FRANVAL.

Ce n'est point une excuse.

ALFRED.

En ce cas, je lui rends sa parole.

M. DE FRANVAL :

Ce trait te rend digne de mon amitié. Docte Pinsum,  
entré dans cette cabane, tu connaîtras ma résolution et tu  
trouveras de quoi te restaurer.

M. PINSUM.

De quoi me restaurer ! Ah ! j'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, hors M. PINSUM.

JACQUOT.

On a parlé de se restaurer, j'ai bien envie d'entrer aussi.

M. DE FRANVAL.

Garde-t-en bien. (A Alfred) J'ai voulu vous défaire de votre ennemi. Ce lieu est habité par des sorciers qui vont délibérer sur le sort de la princesse qu'ils ont ensorcelée.

ALFRED.

Etmétamorphosée en bergère ?

M. DE FRANVAL.

Précisément.

JACQUOT.

Est-ce que vous pouvez entrer là sans danger ?

M. DE FRANVAL.

Mon pouvoir me met à l'abri de tout.

ALFRED.

Parlons de la princesse. Mon protecteur, il faut me mettre à même de la délivrer, et je fais le serment de mourir ou de triompher.

JACQUOT.

Mais le tiendrez-vous ; ce serment ?

M. DE FRANVAL.

S'il le tiendra !

AIR : A soixante ans.

A ses sermens il doit être fidèle,  
C'est le devoir d'un chevalier français ;  
Sous les drapeaux quand la gloire l'appèle,  
C'est lui montrer le chemin des succès.  
Au mot d'honneur son âme s'électrise,  
Et rien ne peut faire changer sa foi ;  
Car par malheur s'il survient une crise,  
Vaincre ou mourir est sa première loi.

(bis)

ALFRED.

C'est aussi la mienne.

M. DE FRANVAL.

Avant d'entreprendre quelque chose, tâchons de savoir ce qui va se passer au conseil.

(On entend un coup de sonnette.)

JACQUOT.

Entrez.

M. DE FRANVAL.

On va commencer ; écoutons. (*Moment de silence. Coup de tam-tam.*) Ah ! mon dieu ! ils viennent d'enfermer la princesse dans un souterrain.

ALFRED.

Ma princesse dans un souterrain !

JACQUOT.

Elle doit être au frais.

M. DE FRANVAL, à Alfred.

Modérez ce courroux ; la princesse est condamnée à une prison perpétuelle, mais elle pourra être délivrée par un chevalier, et à ce titre...

ALFRED.

Je vole à son secours !

M. DE FRANVAL.

Un moment...

AMÉLIE, sous le théâtre.

AIR : *Fleuve du Tage.*

Une pastourelle  
Languit dans ce séjour,  
Une loi cruelle  
La ravit à l'amour.  
Il faut que le courage  
Rompe son esclavage ;  
Beau chevalier  
Ah ! viens la délivrer.

ALFRED.

J'y cours.

JACQUOT.

Votre résolution me donne du courage, je vous suis.

M. DE FRANVAL, indiquant le soupirail.

Descendez par cette issue.

ALFRED.

Partons !

(*Au moment où il va entrer dans le soupirail, il est arrêté par des flammes.*)

JACQUOT.

Au feu ! au feu !

ALFRED.

Ce n'est rien, suis-moi.

JACQUOT.

Non, parbléu; j'ai trop peur de rôtir.

ALFRED.

En ce cas, j'y vais seul.

*(Il veut de nouveau pénétrer dans le souterrain, il est encore arrêté par les flammes.)*

JACQUOT.

Eh bien ! Chevalier si courageux, quoi donc vous arrête ?

AMÉLIE, toujours sous le théâtre.

Il faut que le courage  
Rompe son esclavage;  
Beau chevalier  
Ah ! viens la délivrer.

ALFRED.

Je n'y tiens plus.

*(Malgré les flammes et le bruit de la foudre, il pénètre dans le souterrain.)*

JACQUOT.

Ah ! mon Dieu, le voilà dans la cuisine. Mon pauvre maître, je ne veux pas lui survivre !

*(Il suit son maître.)*

## SCÈNE XIX.

M. DE FRANVAL, M. PINSUM, AMÉLIE,  
MARIANNE et PIERRE.

M. DE FRANVAL.

Vous voyez, mes amis, que ma ruse a réussi. Je suis sûr maintenant que mon fils fera un jour un bon militaire.

PIERRE.

J'ai joliment fait le tonnerre.

M. DE FRANVAL.

Je les entends. C'est à vous jeune Amélie, à couronner votre Chevalier.

*(Ils se retirent au fond du Théâtre.)*

SCENE XX:

Les Mêmes, ALFRED, JACQUOT, *ils sont tout meurtris.*

ALFRED.

Ouf! je n'en peux plus.

JACQUOT, *mettant le nez à la porte du caveau.*

Les oiseaux sont dénichés.

ALFRED.

Mon père ici ?

M. DE FRANVAL.

C'est-à-dire, le magicien.

AMÉLIE.

Et la princesse qui vous présente la récompense de vos nobles travaux.

*(Elle lui donne une couronne.)*

M. DE FRANVAL.

Ce n'est pas tout, mon fils, je te destine un prix plus glorieux; tu vas aller à Paris, achever tes études, et dans deux ans tu seras mousquetaire.

ALFRED.

Mousquetaire! je veux devenir un héros!

JACQUOT.

Un héros! dès ce moment je ne suis plus à votre service.

ALFRED.

Poltron!

JACQUOT.

C'est le moyen de vivre long-temps.

M. PINSUM.

C'est pour le coup que nous allons voir des folies.

ALFRED.

Et pourquoi n'en ferais-je pas ?

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaut. de l'intérieur de l'étude.*

Je ne serai pas condamnable  
Si j'écoute trop mes desirs;  
A-t-on jamais été coupable  
Pour courir après les plaisirs;  
Si jamais je prends une amie,  
Je lui prouverai sans façon,  
Qu'un seul quart-d'heure de folie  
Vaut mieux qu'un siècle de raison.

PIERRE.

Me juger est chose facile,  
 Si j' ne parais pas érudite,  
 On sait que j' suis un imbécile  
 Payé pour n'avoir pas d'esprit.  
 Mais vous plaire est c' que je desire,  
 Applaudissez l'intention ;  
 Ah ! de grâce, n'allez pas dire :  
 Que j' n'ai ni rime ni raison.

JACQUOT.

Par fois, r'prenant en ma présence,  
 L' ton d' ma mère qu'il trouvait trop haut,  
 Mon pèr' v'nait m' dire en confidence,  
 M' donnant son bâton : tiens, Jacquot.  
 Si tu prends femme en mariage  
 De ton pèr' conserve ce don,  
 C'est l' moyen d' fair' dans ton ménage  
 Marcher la rime et la raison.

MARIANNE.

On dit qu' les dames de la ville  
 N' sont pas esclaves des maris ;  
 Vrai, la chose me parait facile,  
 Je veux vivre comme à Paris.  
 Si j' prends un époux dans c' village,  
 J' veux êtr' maitress' dans la maison,  
 Pour qu'il ne fass' pas dans l' ménage  
 Marcher la rime et la raison.

M. PINSUM.

Lorsqu'en français je veux écrire,  
 Il faut voir quel est mon talent ;  
 Mes écoliers pourront vous dire  
 Combien je me montre éloquent.  
 Par fois en vers si je m'escrime  
 Dans un quatrain, une chanson,  
 Presque toujours je tiens la rime,

ALFRED.

Et presque jamais la raison.

AMÉLIE, *au public.*

Le mal est bien plus réparable  
 Quand on a la raison pour soi ;  
 Cependant il est préférable  
 D'avoir l'une et l'autre je croi.  
 Si cet ouvrage a su vous plaire,  
 Par vos bravos prouvez-nous donc,  
 Messieurs, que l'auteur a su faire  
 Marcher la rime et la raison.

FIN.